

INGRATITUDE FEMININE

Le lendemain soir après la narration de John concernant ses aventures avec un succube, nos quatre amis étaient de nouveau réunis après un repas, pris, cette fois, dans le restaurant de la distillerie « Isle of Bute Distillers » à Ascog, dans l'île de Bute, en Ecosse. Ce soir là, ils dégustaient, après leur repas, un single barrel de quinze ans d'âge de la distillerie « The Balvenie ».

Lewis s'adressa à ses amis :

- Alors que pensez-vous de cette perle ?
- Une splendeur, s'extasia Francis, le vieillissement en fût d'oloroso,¹ apporte la douceur et ses 50,4% d'alcool permettent de bien apprécier ses arômes miellés.

Fernand ajouta :

- Le final est stupéfiant, je vous envie Lewis de nous faire goûter cette merveille.
- Eh, bien, de quoi pourrions nous parler, dit John, pour accompagner un pareil nectar.
- Je pense que notre ami Français, pourrait nous raconter une de ses nombreuses aventures féminines, murmura Lewis. Cela nous changera des histoires de succube.
- Tout en restant un peu dans le même registre, fit remarquer Francis.
- Oui, mais il faudra qu'il soit aussi drôle que John, ajouta Lewis.
- Dans ce cas, commença Fernand, je ne peux vous raconter qu'une mésaventure. Elles seules sont drôles. Donc, vous voulez rire de moi, soit, car avec le temps, il m'arrive d'en rire lorsque j'y pense.
- C'était, il y a fort longtemps, du temps de ma folle jeunesse. La liberté sexuelle n'était pas encore entrée dans les mœurs, et bien souvent, le plus que nous puissions obtenir d'une jeune fille, était un flirt un peu poussé dans une voiture. Pas question de lui proposer de venir chez soi et encore moins dans une chambre d'hôtel. Il fallait donc avoir un véhicule permettant d'avoir ses aises pour le flirt et plus, si nous arrivions à convaincre la partie adverse. Les constructeurs automobiles le savaient bien, qui proposaient, à cette époque, des sièges couchettes sur tous leurs véhicules haut de gamme.
- Pour les jeunes au budget modéré, il fallait soit dénicher, à bas prix, une voiture d'occasion présentant les bonnes caractéristiques, soit être très souples, soit un peu bricoleurs. Un de mes amis appartenant à cette dernière catégorie avait supprimé le siège arrière de sa 2 CV Citroën. Avec des charnières, il avait fait un système d'articulation qui permettait au dossier avant de se mettre à l'horizontale, et un matelas était roulé dans le coffre, prêt à offrir tout le confort désirable.

¹ Une des variétés de Xérès.

- Aussi, j'avais bien sélectionné la première voiture que je pus m'offrir. C'était une splendide décapotable, vert émeraude, qui ne faisait pas du tout ses dix ans d'âge, et attirait aussitôt les regards féminins. Mais, elle avait un atout merveilleux, ses sièges en cuir rouge, pouvaient basculer en siège couchette, juste en tirant sur un levier. Que bénis soient les concepteurs de cette Simca Océane ! Tous les autres roadsters européens ne possédaient pas cette arme secrète qui m'a rendu bien des services.
- Ecoutez donc, chers amis, ce qui m'est arrivé une fois avec cette voiture et une jolie passagère :
- J'avais été invité, je ne sais plus par qui, à un mariage dans la région de Tarbes. Ce mariage se déroulait dans un restaurant en pleine campagne, dans un petit village au nom si attachant comme Pouyastruc, ou Moulédous. A table, on m'avait placé juste à côté de la plus ravissante jeune fille de cette région de rêve.
- Durant le repas, nous fîmes connaissance, ne me demandez pas son nom, il doit être enfoui et bien caché au fond de ma mémoire, mais je me souviens que c'était une blonde aux yeux bleus aussi doux que ceux des plus belles siamoises. Sa poitrine, qui tendait sa chaste robe, était la preuve que le corps humain, s'il est féminin, est ce qu'il y a de plus beau au monde. A la moitié du repas ses sourires étaient déjà langoureux, et, si je m'en souviens bien, occupés à nous regarder, nous n'avions rien mangé ni bu.
- En ce temps béni des dieux, les trois-quarts des danses avaient lieu en serrant sa cavalière dans ses bras. Nous attendions, tous les deux, impatiemment, que la lumière baisse, afin de passer du joue à joue, au lèvres à lèvres. Elle devait faire attention, la pauvre mignonne, car sa famille était dans la salle. A un moment donné, elle s'écarta de moi, pendant le slow le plus tendre, les bras tendus et raides, en me chuchotant : « *Attention !* ». Sa mère venait lui parler. Elle lui annonça qu'elle et son mari rentraient chez eux. Ils étaient fatigués tous les deux et le père allait à la chasse de bonne heure le lendemain. Elle devrait donc rentrer avec sa cousine.
- Quelques minutes plus tard, nous échangeons notre premier baiser. Sans qu'il soit besoin de la forcer outre mesure, elle accepta de faire une petite promenade en dehors de la salle. Elle alla voir sa cousine et revint, en me disant qu'elle avait tout arrangé avec celle-ci, et que je la raccompagnerais chez elle ensuite. Nous ne perdîmes pas de temps et je l'entraînai vers ma voiture.
- Après quelques minutes passées en caresses et baisers divers, je lui demandais le plus innocemment du monde où nous pourrions être plus tranquilles que sur le parking de ce restaurant. Gentiment elle me guida et me fit prendre une succession de petites routes. Arrivé devant un pont qui enjambait une des petites rivières de la région, était-ce l'Estéous ou l'Arros, je ne sais plus, elle m'indiqua un chemin qui descendait à gauche du pont vers la rivière. La pente était sévère, mais le chemin carrossable. Elle me fit arrêter au bord de la rivière, et là, pendant un temps qui nous parut fort court, nous laissâmes la volupté nous envahir.
- Nous étions bien, allongés dans ma voiture, au chaud et au sec, alors qu'une pluie d'automne forte et tenace s'abattait sur notre nid douillet. Après avoir honoré cette charmante jeune fille, du mieux que je savais à cet âge inexpérimenté, mais à la satisfaction des deux parties, je fumais tranquillement une cigarette, quand elle me demanda l'heure.

- Il était quatre heures du matin. Elle me demanda alors de la reconduire de suite chez elle, pour qu'elle rentre avant le lever de son père. Je mis le moteur en route pour obtempérer et fis demi-tour pour sortir de ce chemin. Las, la pluie avait détrempé celui-ci qui était devenu glissant comme une savonnette. La route était inaccessible par cette voie.
- Je descendais pour me rendre compte de la situation. Impossible de reprendre cette piste herbeuse et glissante. Au fond, il y avait la rivière, d'un côté le talus du pont, infranchissable, de l'autre des champs labourés. Nous étions coincés.
- Lorsque je vins rendre compte à ma belle du résultat de mes investigations, elle fondit en larmes et piqua une crise de nerfs. Nous étions trop loin de chez elle pour qu'elle puisse rentrer à pied, et il était impossible de faire de l'auto-stop, car aucun véhicule ne passait sur ces routes la nuit. Et, même si elle rentrait après le départ de son père à la chasse, elle tomberait sur sa mère qui se serait levée en même temps que son mari. Elle devinait la réaction de ses parents, qui, au lieu de féliciter leur fille pour bien avoir employé sa soirée, se mettrait à hurler, crier, punir, etc., etc.
- Il me fallait donc trouver un moyen de sauver l'honneur de la belle et lui éviter quelques désagréments, surtout après une nuit aussi bien remplie. Je ressortis et examinai avec plus d'attention le terrain environnant. La seule solution logique était du côté des champs. Mais ma voiture n'était pas un tracteur, et les champs labourés étaient boueux au possible, j'examinai alors le bord de la rivière.
- Comme il y avait des arbres en bordure de celle-ci, les agriculteurs n'avaient pu labourer jusqu'à la rive. Une étroite bande d'herbe longeait la rivière, permettant aux arbres de pousser et aux pêcheurs de se livrer à leur sport favori.
- Malheureusement, les Français ont un sens aigu de la propriété et adorent clôturer leurs terres. Entre le chemin et le champ, il y avait une splendide barrière en fil de fer barbelé. L'honneur de ma dulcinée passant avant le respect du bien d'autrui, je pris dans ma trousse à outils une pince coupante et entrepris de sectionner les fils. Evidemment, le brave paysan avait fait du bon travail et l'espace entre deux piquets ne me permettait pas de faire passer la voiture. Je dus donc sectionner une deuxième portion de fils et arracher le poteau gênant.
- J'étais, comme de juste, très bien habillé pour faire ce genre de travail sous une pluie battante. Mon plus beau costume était en train de se transformer en éponge et mes chaussures en chevreau n'étaient plus que deux blocs de boue.
- Je montais dans la voiture et conduisis doucement pour éviter de faire patiner les roues et creuser des ornières qui auraient stoppées net notre progression. La jeune enfant voyait renaître l'espoir d'éviter le courroux paternel. Mais au bout de cent mètres, nous vînmes buter sur une autre clôture, aussi belle que la première.
- Je repris la pince et me mis au travail. L'expérience aidant, j'allais beaucoup plus vite. Je n'eus pourtant pas droit à des remerciements. Et, cent mètres plus loin, ce que j'avais deviné arriva : une troisième barrière.
- Je me remis au travail, encouragé par ma belle d'une façon que je pourrais qualifier d'hystérique. Galant homme, je mis cela sur le compte de l'énervement, et, en moi-même, j'essayais de deviner combien de champs j'allais traverser, avant d'arriver à une route. J'en profitais pour me remémorer les cours

d'arithmétique d'autrefois sur les intervalles pour savoir combien j'aurais de clôtures à détruire.

- Au bout de près de deux heures d'effort j'arrivais devant une route. Ma passagère, au lieu de me féliciter pour mes travaux d'Hercule, n'arrêtait pas de gémir, pleurer, hurler, etc. Je lui donnais le coup de grâce en lui annonçant qu'entre le champ et la route, il y avait un fossé infranchissable.
- Je m'éloignais aussitôt pour échapper à ses gémissements et trouver une solution. Celle-ci se présenta à moi sous la forme d'une cabane dont les planches paraissaient assez solides pour supporter mon véhicule. Je mis quelque temps à la démantibuler et construire un passage.
- J'y arrivais enfin, et sur la route, guidé par les sanglots de ma passagère, je conduisis à tombeau ouvert. Nous arrivâmes peu après devant chez elle.
- Le jour se levait, mais toutes les lumières de sa maison étaient allumées. Je présume qu'elle était attendue avec impatience. Un comité d'accueil en sortit d'ailleurs, dès que je m'arrêtais. Un gros chien menait le cortège, suivi d'un fusil au bout duquel il y avait un chasseur furieux. Une matrone en robe de chambre, manifestement furibonde, fermait le cortège.
- Je jugeais que le moment était peut-être mal choisi pour faire la connaissance des parents de ma compagne, et, dès qu'elle mit pied à terre, je demandais à ma brave Simca de donner tout ce qu'elle avait dans le moteur. Ce qu'elle fit rapidement.
- Par contre, je n'eus même pas droit à un au revoir, ni à un merci de mon amie d'une nuit. Elle ne me donna d'ailleurs jamais de ses nouvelles. Quand je pense à tout ce que j'ai fait pour elle, quelle ingratitude !